de rompre avec les philosophies de la conscience. Ainsi, dans *Marx l'intempestif* (Fayard, 1995), Daniel Bensaïd a parfois recours au vocabulaire freudien pour justement, essayer de penser la politique en rompant avec la problématique de la prise de conscience.

4 Jean-Marie Vincent, *Critique du travail. Le faire et l'agir*, Puf, 1987, p. 158.

5 *La Postérité de l'École de Francfort*, sous la direction d'Alain Blanc et Jean-Marie Vincent, Syllepse, 2004, p. 30.

6 Tobie Nathan, *Nous ne sommes pas seuls au monde*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001, p. 150.

7 Sur ces questions, voir, par exemple, mon livre *Travail et émancipation sociale. Marx et le travail*, Syllepse, 2003.

8 On peut se réclamer de Tarde et brasser une « grande question » comme la théorie de la valeur. Voir Maurizio Lazzarato, *Puissances de l'invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2002.

9 Henri Maler, *Convoiter l'impossible, L'utopie avec Marx, malgré Marx*, Albin Michel, 1995.

10 Voir mes remarques dans « Retour sur le marxisme révolutionnaire », *op. cit.*

11 Philippe Pignarre, *Comment sauver (vraiment) la Sécu*, La Découverte, 2004.

12 Voir, par exemple, Claude Serfati, *Impérialisme et militarisme : actualité du xxie siècle*, Éditions Page deux, 2004, chap. 2.

13 Tobie Nathan, *Nous ne sommes pas seuls au monde*, *op. cit,* p 108

14 Voir mon article « Citoyenneté, démocratie, communisme », *ContreTemps* n° 3, février 2002.

Joan Nestor

Sociologue

Le meilleur et le pire

Retour sur les conditions actuelles de l'engagement communiste révolutionnaire à partir d'une expérience à Lutte Ouvrière

Dans cet article, nous tentons de revenir sur une expérience militante avec le regard distancié du sociologue. Car il s'agit d'une longue période de militantisme (dix-sept ans), rythmé par des phases différentes : stagiaire, militant organisé, opposant exclu, membre fondateur d'un groupe extérieur (*Istrati*, entriste au PCF puis intégré à la fraction de *Lutte Ouvrière*), membre dirigeant, critique puis opposant de cette fraction, et exclu à nouveau. Et il s'agit également d'une longue période de regard objectivant, commencée avec divers mémoires universitaires en histoire, philosophie et science politique sur le militantisme et le marxisme (« La SFIO et le marxisme dans les années 1920 » ; « La philosophie de l'histoire chez Marx d'après les marxistes » ; « Les jeunes militants communistes en entreprise dans les années 1980 »). Notre thèse de sociologie politique a porté sur les nouveaux syndicats SUD (« La contestation pragmatique dans le syndicalisme autonome », 1945-1997). Encore sont-ce là des travaux universitaires, qui résument mal le souci d'objectiver que peut avoir un militant : *« un œil dedans, un œil dehors »*, dit Lénine, se distanciant de l'expérience du pouvoir qu'il conduisait. D'après le sociologue et philosophe Simmel, il s'agirait là de l'expérience sociale normale : les hommes interagissent entre eux tout en étant observateurs de leurs interactions. Simplement, le degré de distanciation est variable selon la conjoncture politique et les trajectoires individuelles.

Quand on m'a proposé de travailler sur le côtoiement du meilleur et du pire dans le militantisme, je n'ai pas embrayé de suite. Non que j'en méconnaisse l'intérêt, au contraire, l'ayant connu au quotidien. Par exemple, le dévouement et la fraternité des militants faisaient le charme quotidien du Parti communiste, grâce à ceux-là mêmes qui acceptaient les exclusions de leurs camarades sans broncher. Et il devrait être évident, pour qui connaît l'extrême gauche trotskiste, que des trésors de courage, de dévouement et de culture, côtoient la

rouerie et les pires méthodes d'appareil, y compris et surtout dans ses propres rangs. En particulier, ceux qui ont critiqué tel ou tel aspect du fonctionnement ou de l'orientation LO, étaient accusés de menacer l'intégrité de l'organisation, en introduisant une fissure dans le bloc, et l'ont payé de nuits blanches, somatisation et autres joyeusetés, sans parler de l'ostracisme encouru et des sanctions. Ceux qui ont bien connu la LCR peuvent témoigner des mêmes excès à certaines périodes – et c'était pire encore au PCI lambertiste.

Le meilleur et le pire : une évidence communiste. Alors, pourquoi y revenir, après *Les Possédés* de Dostoïevski, où des idéalistes tuent pour leurs idées ? Après la Révolution et Thermidor, après les omelettes et les œufs cassés – la discussion sur la fin et les moyens ? Ce sont de vieilles lunes, qu'on ne peut résoudre dans l'abstrait. Nous avons cherché ici à présenter une typologie des contradictions, avant de nous interroger sur leurs causes et de nous efforcer de prendre position. Aujourd'hui des militants placent la conscience individuelle au plus haut, mais sont hermétiques à l'argumentation ; se dévouent, mais sans pitié pour leurs opposants, parlent au nom du peuple ouvrier à une poignée, encensent la discipline mais veulent faire vivre des collectifs autogérés. Chemin faisant, ces contradictions nous sont apparues largement constitutives de l'extrême gauche et non sans lien avec les caractéristiques de la société actuelle. D'où l'interrogation conclusive sur la légitimité d'organisations contradictoires et composites : « centrisme » temporaire, condamné à basculer dans un camp révolutionnaire ou réformiste, ou « hybridation » légitime ?

Bonheur collectif et solitude de la conscience

Le meilleur, c'est d'incarner une espèce d'idéal, de vivre selon des convictions débordant d'humanisme, de vivre le bonheur d'être humain parmi les humains (le bonheur d'être communiste), de se placer au-dessus des vicissitudes et des petitesses de la vie sociale, voire des pires difficultés de la vie politique, pour littéralement rayonner de bonheur, comme ce pâtissier trotskiste drôle et frappant de vérité d'un film de Nanni Moretti, dansant et chantant avec tous ses employés au plus fort des années 1950 et donc du stalinisme. On dit parfois des militants qu'ils ont la « grâce », et que si la société idéale n'arrivera jamais, leur croyance fait d'eux les meilleurs des hommes. En interne, on « sait » qu'on est du bon côté, non seulement celui de l'histoire, qui nous donnera raison, mais encore de l'humanité tout entière, avec entre autres les artistes et les savants, qu'ils le veuillent ou non, car ils expriment à leur façon une humanité égalitaire et libre.

Par rapport aux staliniens, les trotskistes avaient un sentiment supplémentaire de cohérence intellectuelle. Mais ceux-ci le leur rendaient bien, car leur parti de masse les rendait plus proches du peuple ouvrier, ils communiaient davantage avec lui – donc avec la vérité. Ce vis-à-vis exprime d'ailleurs bien la double composante du meilleur : le bonheur d'avoir raison, d'être lucide sur les défauts de la société, voire prophétique (façon Trotski), raison prophétique qui faisait dire à Michel Foucault qu'il était d'accord avec le communisme pour sa partie critique sur la société actuelle (1978). Et il y a la chaleur humaine des milieux populaires, le réalisme populaire partagés au quotidien dans la culture ouvrière et véhiculés par les canaux politiques communistes, plus sensible chez les staliniens que dans « l'avant-garde de l'avant-garde » désincarnée, moins au fait des réalités quotidiennes.

Et le pire ? Le pire, dans une logique de conviction, c'est d'abandonner sa conscience. Un communiste n'abandonne pas ses idées, sous peine de trahir, un trotskiste ne fait pas taire son jugement critique dans l'intérêt supérieur du parti, ne se comporte pas avec des militants comme un vulgaire bureaucrate. Le rudoiement peut se comprendre, d'autant que l'on est dans l'action : il ne faut pas traîner, ni regarder à la dépense d'énergie. Il faut de l'efficacité, ce n'est pas parce que l'on est bénévole que l'on doit être moins bon. Le discours au mérite, sans ménagements, se justifie par les nécessités de l'action organisée. Pourtant, ces pressions conformistes ! Cet unanimisme jamais démenti ! Ce respect de la hiérarchie au point qu'il faut toujours, même à deux, savoir qui est plus « compétent » que l'autre… Cette incapacité à échanger des arguments, cette capacité à se légitimer en incarnant l'autorité de l'organisation… Contredit dans sa confiance dans son groupe, le militant interpellé pensera dans son for intérieur que « derrière tout cela », il y un manque de bonne foi de son interlocuteur, un manque de responsabilité, un manque de conviction, etc. Au fond, le pire, c'est d'être *mal* inspiré par une morale commune dans laquelle le jugement personnel ne compte pas. *Qui* est-on, en effet, pour contredire le sentiment général ? C'est bien le thème des repentis, dans les romans de Koestler sur les mécanismes des procès staliniens.

Les trotskistes vivent avec le souvenir de Léon et de quelques autres, martyrs de la cause, connus pour leur opposition individuelle au sein du parti. Mais la force collective du groupe renverse la donne : au lieu que la raison puisse être individuelle, c'est l'individu qui incarne la raison de tous, le « camarade compétent ». Est guide celui qui a « fait ses preuves ». A fait ses preuves, celui qui est cru par les membres du groupe. Le raisonnement est circulaire : comment être cru par le groupe, c'est justement le point de départ.

Le doute, bien sûr, s'insinue malgré tout, à la longue. Mais l'on diffère. Nombreux sont les militants qui vivent avec, l'acceptent comme une composante de l'engagement, comme les croyants peuvent douter de l'existence de Dieu – les « mystères » de la foi ont même été institutionnalisés. Ils l'acceptent, mais ils ne lui laissent pas libre cours, surtout pas en interne – tandis que l'on peut se lâcher

avec un confident extérieur. Bien que matérialiste porté sur la science, on s'interdit d'objectiver le groupe auquel on appartient. Cela introduit une mise à distance contraire avec l'engagement mutuel, le partage des convictions, le rejet du dilettantisme et du scepticisme… Il faudrait pour cela utiliser des concepts de provenance suspecte : comment parler par exemple de « charisme », de « bureaucratie rationnelle » ou de « légitimité légale-rationnelle » ? Max Weber n'est pas marxiste. Sa conception des sciences sociales lui faisait dire que ses schémas n'étaient que des « types idéaux » n'épuisant pas la réalité. Selon sa célèbre distinction, on ne peut « expliquer » objectivement les faits sociaux, on ne peut que « comprendre » les représentations des acteurs. Non seulement un idéologue bourgeois, donc, mais un sceptique devant la science et ses lois[1]…

Le drame du jeune militant, puis du vieux « fidèle à sa jeunesse », c'est que le mouvement d'adhésion ou de renforcement des convictions paraît opposé à celui de la distanciation critique. Ce n'est qu'une impression, du point de vue doctrinal : il suffit de voir le travail critique effectué par les grands auteurs marxistes. Mais en pratique, cela suppose un affranchissement par rapport à autrui qui est comme une injure à la fraternité, à la cohésion, à la confiance, à la fidélité – et donc à soi-même, si l'on accepte que la reconnaissance par autrui est un moyen de se construire soi-même, de gagner la confiance en soi, puis le respect et l'estime de soi (Honneth, 2000). Car l'intersubjectivité, si vitale pour s'épanouir, n'est pas toujours synonyme d'émancipation, dans un contexte communautaire.

On peut se demander d'ailleurs si au lieu d'être un choix – n'en déplaise à Raymond Boudon – l'indépendance d'esprit ne serait pas plutôt le fruit d'une expérience particulière, le produit de *« forces »* contraires : ceux qui ont navigué, qui ont côtoyé divers milieux auront plus de distance. Triste idée matérialiste d'un individu ballotté par les vents… Nous optons en définitive pour une solution médiane, entre liberté et déterminisme : la diversité des expériences produit ses effets sur l'individu, encore faut-il qu'il se lance à l'aventure (« on est ce qu'on devient », *dixit* Sartre), sans trop d'inhibitions psychiques, avec un minimum de confiance en soi, de bagage socioculturel et d'opportunités. Disons pour couper court au balancement de l'œuf et de la poule que la moyenne des militants a les dispositions et les occasions, mais il faut éviter de se leurrer soi-même et ne pas être trop manipulé par une pression à la cohésion savamment entretenue. Pour échapper à celle de LO, il faut plus d'une *« force »* extérieure que l'organisation prend justement un soin tout particulier à neutraliser en déconseillant les autres appartenances.

Conservatisme d'avant-garde

C'est à la sociologie des organisations qu'il nous faut recourir plus précisément, pour penser les unanimismes et les dissidences. S'agissant de notre dissidence, elle avait évité la critique trop intellectuelle, condamnant l'action par la théorie, de ces opposants faciles à grimer pour une organisation militante. Il s'agissait d'une opposition légitime du point de vue du « boulot », du recrutement ou de l'activisme, donc apte à prendre la parole. Ce qui est bien, mais qui ne vaut pas, en interne, un dixième de ce que procure le loyalisme, l'esprit de parti, ou l'allégeance aux chefs, dans un contexte socio-organisationnel donné. Car il y a un affrontement sourd entre les *« marginaux sécants »* sur la frontière du groupe, pour reprendre les notions du sociologue Michel Crozier, et ceux qui ont le *« contrôle de la règle »* et/ou de la *« communication »*, soit, en termes moins crozériens, le *back* et le *front office*, les acteurs extérieurs (assurant le « rayonnement »), les acteurs internes (le « secrétariat » et les mystères de la transmission). Tous revendiquent cette autre ressource qu'est *« l'expertise »*, la compétence professionnelle ; mais en réalité leurs compétences sont différentes et correspondent à des séquences temporelles : faire des contacts ne signifie pas les inféoder à l'organisation, il y a encore loin entre les idées et l'organisation. Diriger un mouvement n'est pas recruter pour l'organisation, s'adresser aux militants n'est pas s'adresser aux électeurs, etc.

La différence organisationnelle est le degré d'indépendance à l'égard de l'organisation : tandis que les uns font l'expérience de leur capacité autonome de fixer la loi par eux-mêmes (excusez la redondance, utile au demeurant), les autres font l'expérience au contraire de l'excellence des jugements de la direction, dont ils sont les coauteurs ou les traducteurs. Souvent, dans la vie des partis communistes, l'opposition s'est traduite entre parlementaires ou syndicalistes d'un côté, et militants du noyau dur de l'organisation de l'autre, attachés à la doctrine, à l'organisation et à ses réseaux propres. Le combat est inégal entre les deux, dans la course au pouvoir. Tout dépend de la légitimité des différentes ressources en interne, mais il y a des chances qu'en interne on croit davantage à la fidélité au parti qu'à l'audience à l'extérieur, à moins d'y être contraint par les événements. Dans le cas de LO, *le type extérieur* ne peut percer que s'il est très *internalisé*, comme par exemple un militant ouvrier chevronné, à l'instar d'Arlette Laguiller, porte-parole de l'organisation inféodé à sa direction. Le danger du type extérieur est bien connu : ce sont de possibles scissionnistes, voire même de dangereux concurrents capables d'arriver à leurs fins plus vite que prévu. L'organisation a besoin paradoxalement de ces développeurs pour assurer un rayonnement minimal, ne serait-ce que pour compenser les démissions. Mais elle se sent fragilisée par eux. Car les exemples de chambardement organisationnel ne sont pas rares dans la jeunesse des organisations ouvrières, quelles qu'elles soient, d'une décennie à l'autre :

- dans les années 1930, radicalisation de la jeunesse socialiste vers le trotskisme ;
- dans les années 1960, radicalisation de la jeunesse communiste vers le trotskisme ;

- 1968-1970, prise de la direction de la LCR par jeunes issus des JCR ;
- 1984-1986 ralliement de la jeunesse lambertiste (AJR) au PS.

La jeunesse a représenté le secteur du mouvement social le plus mobilisé de ces dernières décennies, dans les pays développés. Au-delà des jeunes, tout militant faisant preuve de capacités d'intervention dans le mouvement social devient potentiellement dangereux, et cela moins en raison de son origine sociale que de sa capacité concurrentielle : *des militants ouvriers confirmés ont pu être en porte à faux avec leur organisation autant que des intellectuels*, dès lors qu'ils montraient une tendance fâcheuse à contester le bien-fondé du jugement du chef (Hardy), quelle que soit leur position dans ladite organisation (membre du CC, du bureau exécutif, dirigeant du journal, de l'organisation de la fête de LO, élu local…). Ouvrier ou non, la *fidélité au collectif* est un critère plus légitime que le *mérite personnel*, mieux : l'obéissance compte davantage que l'utilité.

Ainsi, on peut dire que la continuité d'une organisation d'avant-garde suppose de se limiter en tant que telle. Le conservatisme comme meilleure chance de durer des organisations révolutionnaires… selon les militants eux-mêmes, loin d'ignorer toutes leurs contradictions.

Sectarisme et agitation ciblée

Comment, dès lors, des militants si apparemment sectaires peuvent-ils vivre comme des poissons dans l'eau dans le mouvement social ? La logique (binaire) voudrait que des militants d'appareils servent bien l'appareil et mal les mouvements. Pour reprendre les types idéaux de Max Weber, un bureaucrate n'est pas fait pour guider les masses, ni un leader charismatique pour diriger l'appareil dans l'ombre, ni un militant légal-rationnel pour incarner la tradition. Selon le précepte de Taylor *(the right man at the right place),* un sectaire ne pourra pas guider les masses, animer des AG et un mouvement démocratique, (mal) inspiré qu'il est par son autoritarisme *sui generis*. Et les détracteurs sont les premiers à prédire que les organisations trotskistes « fossilisées » comme LO ne sauraient jouer aucun rôle dans les mouvements sociaux.

Est-ce que le mouvement des professeurs en 2003 ne montre pas le contraire ? Pour qui l'a suivi, on y a vu le rôle positif joué par ces militants, leur capacité à animer des AG, à organiser le mouvement, à faire participer. Selon les grévistes eux-mêmes, ceux qui ont suivi les coordinations hebdomadaires, il n'y a pas trop à redire sur le rôle des militants de LO, ou pas tellement plus que pour d'autres, par exemple de la LCR (les uns pas assez formalistes, les autres trop ; les uns omniprésents, les autres pas assez). Pas plus qu'il n'y avait à redire, apparemment, sur le rôle de la CGT du spectacle dans les mouvements d'intermittents – dont le jusqu'au-boutisme a d'ailleurs inquiété la confédération.

Dans le mouvement social, des militants sectaires peuvent avoir une grande influence, s'il s'agit de leur base sociale. J'entends ici par base sociale leur lieu de socialisation professionnelle réelle. Il ne s'agit pas de base convoitée, mythique, mais de lieu d'existence sociale. Si LO a eu une influence dans le mouvement des professeurs, c'est du fait de la spécialisation professionnelle de ses militants dans l'Éducation, de façon à avoir du temps libre pour « s'occuper des boîtes ». On connaît d'autres spécialisations, comme celle des militants du PCI à la Sécurité sociale, ou ceux d'un plus petit groupe comme l'Organisation politique dans les foyers africains. Si sectaires soient-ils, les courants politiques peuvent ne pas l'être avec le milieu social dans lequel ils travaillent à se socialiser, car l'implantation n'est pas contradictoire avec le sectarisme.

Par ailleurs, ils peuvent avoir d'autant plus d'influence qu'ils sont plus détachés des mécanismes de la représentation. On collera en effet davantage à l'humeur de la base qu'on est moins investi dans les structures représentatives professionnelles. C'est la différence d'un syndicat corporatiste de conducteurs à la RATP, à Air France ou à la SNCF avec les confédérations. Les syndicats corporatistes sont craints des directions pour leur comportement incontrôlable, imprévisible, « trop » calé sur celui de la base. C'est aussi en principe l'apanage des révolutionnaires d'avant-garde, censés « coller » à la base pour déborder les appareils en surfant sur la vague des mouvements, quoique l'orientation traditionnelle de la LCR pour la construction du mouvement ouvrier l'ait souvent conduit à assumer des responsabilités syndicales pouvant limiter cette orientation « basiste ».

Mais comment jouer ce rôle dans une organisation conservatrice ? La seule présence de militants dans un milieu social ne permet pas forcément de prendre les rênes des opérations, fussent-ils éloignés de toute représentation. À Renault, des militants LO sont restés l'arme au pied dans plusieurs occasions de débrayage. *Idem* dans bien d'autres endroits, à bien d'autres occasions – c'est un élément récurrent de la critique de LO. Il est difficile d'animer un mouvement sans avoir au minimum la neutralité bienveillante de son organisation.

Trois éléments permettent de rendre compte de cette agitation des professeurs :

- il s'agit d'un mouvement local, faisant corps avec l'organisation (exemple du mouvement des foyers africains, limité en nombre et en concurrence politique) ;
- l'organisation y trouve un intérêt particulier, changeant de braquet dans une situation conforme à ses intérêts organisationnels ;
- les militants interventionnistes prennent leur distance avec l'organisation.

La direction engage son image de marque en soutenant les mouvements de professeurs forts et pionniers en Seine-Saint-Denis, département pauvre, populaire, lieu d'implantation communiste et de vote communiste (vote LO

compris), où LO est bien implantée à l'école. La recherche par LO d'une relation privilégiée avec les militants du PCF est bien connue. On peut ajouter des motifs internes : ne pas désavouer ses militants, donner des gages ou répondre à son opposition, réputée plus « interventionniste », ou participer à un mouvement qu'elle est en capacité de contrôler. Toujours est-il que *des* professeurs militants ont le feu vert (suivis par la direction). Mais comme le mouvement fut long, à répétition, ces militants prennent goût à l'initiative, à l'élan des « masses », deviennent des fidèles du mouvement. Et le jour où la direction s'en écarte, ils manifestent leur humeur, des tensions apparaissent : suite au refus de la direction de reprendre le slogan de la grève générale, on a eu, sans doute pour la première fois de l'histoire de LO, une manifestation spontanée des militants profs devant le stand direction de la fête de LO (2003). Six mois plus tard, illustration de la confrontation des contraires, c'est *le compromis* : le congrès entérine l'arrivée de nouveaux militants professeurs dans les instances dirigeantes de l'organisation.

Sectarisme et popularité : l'hybridation des révolutionnaires

On peut être encore plus surpris de l'audience de masse d'une organisation « secrète ». Cela n'est pas limité au seul exemple d'Arlette et de Lutte Ouvrière. Mais ce dernier peut nous faire toucher du doigt le problème. Ce faisant, nous sommes conduits à déborder un cadre analytique pour entrer dans la prospective, tant le sujet est actuel, sans nous départir d'une position relativement agnostique sur l'avenir de l'extrême gauche française.

Le succès électoral renvoie à l'implantation : si Arlette parle si bien aux « chaumières », c'est qu'elle bénéficie de la vieille habitude du groupe à faire passer ses idées au quotidien dans les milieux ouvriers (notamment avec la contrainte hebdomadaire ou bimensuelle des bulletins d'entreprise), d'en épouser les préoccupations pour s'en faire les porte-parole, jusqu'à en diriger les mouvements. C'est ce que l'on nomme *implantation*, condition nécessaire mais non suffisante pour l'agitation, comme on l'a vu.

La coexistence d'une organisation « secrète » avec son électorat n'est pas non plus de tout repos : comment continuer à dire à un électorat croissant que les élections ne changent rien et qu'avoir des élus (locaux ou nationaux) ne sert à rien ? Le mécanisme léniniste de la tribune et du relais des préoccupations des masses laborieuses suppose des préoccupations révolutionnaires larges : si les masses ne sont pas (pré) révolutionnaires, comment relayer leur point de vue ? Si elles croient dans les institutions, les révolutionnaires doivent-ils relayer ce point de vue ? L'adéquation entre révolution et intérêt de classe rencontre des limites en période non révolutionnaire et en régime démocratique. Le cas s'est même présenté de confiance des masses dans des partis réformistes en période révolutionnaire – dans l'Allemagne de 1919 – situation qui avait inspiré justement la célèbre critique du gauchisme par Lénine et fait discuter les militants allemands jusqu'à aujourd'hui : les masses étaient-elles *vraiment* révolutionnaires en 1919 ?

La résolution de ces tensions peut se faire dans le *repli sur soi*, au nom de la révolution à venir et du rôle d'agitation du groupe, ou bien dans *l'adaptation* à la société ambiante. L'engagement de longue haleine de LO dans le processus électoral, et son absence de pari sur les luttes en cours ou à venir, rendent *a priori* difficile la première hypothèse. Il y a certes une dose de sectarisme nécessaire à la protection de l'organisation. Mais il faut compter aussi le facteur humain, celui du groupe dirigeant : après une traversée du désert de toute une vie, on voit mal comment, au soir de sa vie militante, retrouver l'énergie de repartir à zéro, sans penser que des ressources exceptionnelles, celles de la révolution, nous attendent au coin de la rue. Cette espérance – celle du *« flamboyant Trotski »*, isolé contre vents et marées, mais branché sur l'époque des révolutions et contre-révolutions – n'est pas celle de la maison, avec son profil bas, sa patience, son goût de la construction lente et graduelle, méthodique, sérieuse et réaliste, ses interactions avec un petit public, la fidélisation réciproque avec un petit « courant d'opinion », comme elle dit, bref son profil d'organisation, ses croyances et ses pratiques.

La seconde solution de l'adaptation permet au contraire de comprendre bien des évolutions du discours et des inflexions de la pratique, y compris d'ailleurs les rapprochements chroniques avec la LCR (ne pas tomber en dessous des scores précédents, limiter la concurrence pour incarner le vote protestataire). Le rôle de l'État, des syndicats et des élections ont été ré-évalués dans les nombreux discours électoraux de LO. Y a-t-il un double discours, le discours interne permettant de rester imperméable aux influences extérieures ? L'histoire n'a pas retenu l'usage du double discours comme garde-fou de la vérité (révolutionnaire). Simplement, la formule LO de l'adaptation à la société a ses spécificités – comme celles du PCF par rapport au PS – notamment un attachement sincère aux ouvriers, de style plutôt sentimental, misérabiliste et nostalgique. Cet attachement est beaucoup moins ambigu que ne l'a été celui du PCF, arrimé plusieurs fois au pouvoir, il est cependant moins offensif qu'aux débuts, moins raisonné et moins confiant.

Les solutions politiques pour des organisations révolutionnaires ne sont pas faciles dans notre société occidentale « surmoderne », où les problèmes traditionnels de la société industrielle sont différenciés, où les opportunités croissent autant que les risques (Beck, 2000). Stimulée par la radicalité des événements, une organisation révolutionnaire est portée d'abord par un pari sur un sujet de l'histoire. Hanté par le pronostic défaitiste de son fondateur

Barta, Barcia-LO s'est plutôt fixé comme tâche de résister à la période non révolutionnaire qui s'ouvrait après la Seconde Guerre mondiale, en attendant le retour dialectique de la lutte de classe. Les « trente malheureuses » ont certes fini par atteindre la superbe réformiste, mais les bataillons de prolétaires révolutionnaires ne sont toujours pas à l'horizon.

« En attendant ce jour », des groupes peuvent rester purs, à l'abri de la contamination des masses – à condition de rester très petits… La solution présentée par la LCR est différente : jouer de l'agitation pour garder la forme. En même temps, les pratiques antérieures de celle-ci, comme celles du PCI, l'ont conduite depuis longtemps à une certaine schizophrénie interne, entre les acteurs de la construction du « mouvement ouvrier », avec ses organisations syndicales, associatives, partisanes et leurs relais locaux, et les acteurs de la « construction du parti », les plus marqués par les luttes, nationales ou internationales, la doctrine et « l'orga ». Le moindre paradoxe n'est pas, dans la dernière période, que les élus étaient les plus proches de l'organisation et les « mouvementistes » les plus lointains – liés qu'ils sont à d'autres organisations, comme SUD ou ATAC, avec qui par exemple un manifeste a été signé sur l'autonomie du mouvement social. C'est que les mouvements actuels sont assez éloignés de la lutte de classe révolutionnaire, ils sont plus « pragmatiques » (Sainsaulieu, 1999), voire plus ou moins républicains. Même la jeunesse, moins perméable à certaines pressions sociales, a des aspects radicaux très épars, pas forcément « objectivement » révolutionnaires…

« L'originalité » de la LCR pourrait être de se transformer en petit parti populaire hybride, plus proche d'un PSU que d'un parti marxiste ouvrier et moins autoproclamé que le PT. Ainsi donnerait-elle un nom au processus en cours depuis quelque temps, tandis que LO se draperait dans le rouge, au lieu de caractériser une évolution non seulement de ses discours électoraux, dont elle reconnaît volontiers qu'ils ne sont pas révolutionnaires, mais sur la réalité de ce qu'elle devient : une « petite social-démocratie », partagée entre un programme minimal et un programme maximal[2]. Tous deux font désormais des élections un processus décisif pour leur perspective de gauchissement de la gauche, les uns à tonalité « pluraliste » (groupes radicaux, PS et mouvements sociaux), les autres à tonalité « communiste » (PCF). Le contexte post-électoral de 2004 ralentit cependant la naissance d'une nouvelle gauche et perpétue le provisoire, l'inachevé, l'inabouti – entre réforme et révolution.

Combinaison ou analyse des genres ?

En conclusion, on peut s'interroger sur la signification de ces contradictions et leur devenir. Sont-elles propres aux communistes ? Ces évolutions sont-elles fatales ? Les ingrédients des contradictions organisationnelles sont les mêmes partout *(back* et *front office)*. Mais pour le parti de la révolution, les rapports avec la société sont plus tendus. Si les militants de base du RPR peuvent se sentir floués par leur direction, la frontière entre cette dernière et les élus est plus floue. Ils se disputent les places au pouvoir, pas les moyens d'y accéder. Au PCF par contre on voit encore les tensions entre élus et dirigeants du parti, les écarts des élus étant rarement sur la gauche. Cela dit, ces contradictions évoluent au fil du temps et le sens de l'évolution n'est pas fatal. L'adaptation à la société est certes favorisée par l'absence de présence politique des travailleurs, dans un contexte de faible conscience de classe. Cette faiblesse ne repose pas sur rien. Non seulement un affaiblissement structurel du nombre d'ouvriers, mais aussi un certain standing : la moyenne des ouvriers des grandes entreprises a des salaires plus élevés que la moyenne nationale et leurs revenus ne baissent pas forcément. Tandis que la dégradation frappe des secteurs plus que d'autres, les sans travail plus que les travailleurs, les étrangers plus que les Français, les femmes plus que les hommes, une génération plus qu'une autre. Ces évolutions pèsent de façon contradictoire sur les organisations en France : si elles ne peuvent faire fleurir toutes leurs idées dans les luttes, elles ne peuvent pas non plus s'intégrer comme leurs aînées, au beau temps du réformisme. Car c'est à la fois la lutte de classe et la croissance économique qui ont nourri le réformisme, tandis que la révolution vient de la lutte de classe et de l'incapacité politique à gérer la condition ouvrière.

En fait, ni réforme ni révolution ne sont vraiment d'actualité – ni totalement inactuelles. La société développée « occidentale » noie les enjeux de classe dans un enchevêtrement de progrès et d'archaïsmes. D'où un espace pour des formations hybrides[3], où coexistent des contradictions atténuées, comme dans l'altermondialisme. On ne peut que constater dans le cas de l'extrême gauche française, combien les contradictions se sont privatisées, tandis qu'elles scindaient le mouvement ouvrier en deux blocs réformiste et révolutionnaire. On peut certes vouloir tirer parti de cette impuissance des deux gauches, en puisant des forces des deux côtés pour qu'elles se renforcent mutuellement, dans une perspective sinon révolutionnaire du moins radicale (Corcuff, 2003), voire transitoire. La période est au syncrétisme, comme dans un programme électoral : on tient compte d'un peu tout. La combinaison d'éléments divers repose sur un effort synthétique louable.

Encore faut-il avoir une stratégie, révolutionnaire (actualisée), ou réformiste (récupérée)… Bien affaiblies, ces perspectives restent des repères dans une société qui reste moderne, à défaut d'autre chose. Le mouvement ouvrier a-t-il fini son rôle historique ? C'est impossible à affirmer, vu le maintien d'un rapport social travail salarié-capital voire l'industrialisation en cours dans d'autres régions du monde. Certes, la révolution industrielle et sociale s'est

déplacée au Sud (Chine, Inde, etc…), tandis que le Nord est protéiforme. Mais à l'inverse, si l'on pense que la dialectique révolutionnaire est dépassée, il faut en faire la genèse. Habermas a tenté de mener cette entreprise à bien. Selon lui, la démocratie s'est renforcée, son « espace public » est désormais assez large et fort pour se permettre toutes les audaces par des voies pacifiques[4]. C'est Voltaire qui aurait eu raison, « l'opinion gouverne le monde ». On va peser sur les débats et sur les institutions pour faire changer les choses, en s'appuyant également sur le mouvement social, comme le préconise le PCF depuis longtemps. Pour cela, il a fini par réviser la conception marxiste de l'État, en conférant à ce dernier plus de neutralité et de défense de l'intérêt général. On peut donner corps à cette conception réformiste avec l'idée du développement de l'État social, du passage d'un prolétariat sauvage à une classe ouvrière domestiquée, comme dans le panorama socio-historique réalisé par Robert Castel (1995). Il reste à expliquer pourquoi et comment la panne réformiste est passagère.

Si l'on n'adhère pas à cette vision stabilisée du monde, du fait de l'imprévisibilité du capitalisme, la tâche ne consiste pas non plus pour autant à se cantonner à Marx. Il faut encore montrer comment poursuivre sa perspective révolutionnaire aujourd'hui, en intégrant son héritage – comme nombre de sociologues le font avec celui de Pierre Bourdieu. Negri et Hardt (2001) ont essayé de réactualiser une vision du monde révolutionnaire, mais sans dégager des perspectives très claires : le concept de « multitude » reflète davantage le mélange des genres actuel qu'il ne l'éclaire. Le travail d'analyse reste vital, sinon pour choisir une option de principe éthique, philosophique et politique, du moins pour s'inscrire dans une lignée de pensée rationaliste dans laquelle la science et la critique jouent un rôle de levier indispensable. Notre préférence pour les idées révolutionnaires a une composante mythologique et comporte des marques de dégénérescence. Le rayonnement du marxisme révolutionnaire était dû à une capacité d'analyse créatrice qui compte davantage que toute fidélité dogmatique. Le caractère composite, hybride et contradictoire des formations d'extrême gauche n'est certes pas sans rapport avec la société actuelle, tellement différenciée que tout devient possible et où les menaces prolifèrent (Beck, 2000). Pour autant, le mélange des genres ne peut se valider que par un dépassement théorique de l'opposition classique entre réforme et révolution, sous peine de confusion des esprits, d'obscurantisme et d'illégitimité des devenirs organisationnels.

- Beck, U. (2000), *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Alto-Aubier.
- Boudon, R. (2002), *Raison, bonnes raisons*, PUF.
- Castel, R. (1995), *Les Métamorphoses de la question sociale*, Fayard.
- Corcuff, P. (2002), *La Société de verre*, Belin.
- Crozier, M., Friedberg, E. (1977), *L'Acteur et le Système*, Le Seuil.
- Foucault, M. (1978), *Dernières conférences au collège de France*, « Les quatre parler vrai de l'Antiquité », Diffusion sur France Culture, 1989 (?).
- Habermas, J. (1987), *Théorie de l'agir communicationnel*, Fayard.
- Honneth, A. (2000), *La lutte pour la reconnaissance*, Le Cerf.
- Latour, B. (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte.
- Negri, T., Hardt, M. (2001), *Empire*, Exils.
- Sainsaulieu, I. (1999), *La Contestation pragmatique*, L'Harmattan, Logiques Sociales.
- Weber, M. (1966), *Économie et société*, Plon.

1 Marx, malgré toute sa finesse, n'a établi de distinguo entre « loi » et « tendance » que pour la baisse du taux de profit, pas pour la lutte de classe, analysée avec tous ses méandres dans *Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte*, mais aussi parti pris philosophique sur l'avenir de l'humanité dans le *Manifeste*.

2 Cette caractérisation est le fait d'un militant de LO chevronné, recueillie auprès de son stand PTT au début des années 1990 : « *la fête, les bulletins, les élections, les cotisations : on est une petite sociale démocratie* ».

3 L'hybridation correspond à un mélange pour le sociologue B. Latour, pour qui les objets hybrides se sont multipliés dans la société actuelle (1991).

4 Pendant tout un temps, il excluait néanmoins l'entreprise de cet espace public démocratique.